

Dans un monde en crise, l'adolescent est assujéti à un double mouvement, traversé par ses pulsions pubertaires et simultanément confronté à la violence du monde.

Prise dans un entre-deux, entre l'enfance révolue et l'adulte en devenir, l'adolescence est une traversée éprouvante pour allier bouleversements corporels de la puberté et processus psychiques à l'œuvre. Un monde en crise et en manque de perspective impacte particulièrement l'adolescent en quête de sens. Empêché de se projeter dans un idéal amoureux, amical, politique, social et sans adultes consistants pour prendre appui, l'adolescent perd pied à exister.

L'auteure, Michèle Benhaim, analyse les enjeux adolescents contemporains en remobilisant chaque adulte, professionnel, école, famille pour renouer avec l'adolescent et retrouver vitalité.

Michèle Benhaim est psychologue clinicienne et professeure de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille (AMU). Elle dirige l'axe de recherche sur l'adolescence dans le Laboratoire de psychopathologie clinique langage et subjectivité. Elle est l'auteure de nombreux articles et livres dont *Les passions vides, Chutes et dérives adolescentes contemporaines*, Érès, 2016.

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



VIDE CONTEMPORAIN ET ADOLESCENCE

Michèle Benhaim

**Vide contemporain
et adolescence**

Michèle Benhaim

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont et Audrey Heine.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Alexandra Adriaenssens, Mathieu Blairon, Louise Cordemans, Olivier Courtin, Anne-Marie Dieu, Ingrid Godeau, Emilie Helman, Françoise Hoornaert, Philippe Massay, Claire Meersseman, Farah Merzguioui, Perrine Molter, Géraldine Poncelet, Nathalie Van Cauwenbergh, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Alexandra Adriaenssens, Frédéric Delcor, Freddy Cabaroux, Quentin David, Valérie Devis, Annie Devos, Laurent Monniez, Yves Polomé

Quand les crises et l'incertitude fragilisent l'adolescent ... 5

L'adolescence : qu'est-ce que c'est ? 7

Les traces de l'enfance à l'adolescence 13

La confrontation au vide et la création comme tentative de

border le vide 23

L'adolescence dans un monde vide d'idéaux. 26

Prendre soin de l'adolescent : l'engagement thérapeutique . 28

Le transfert adolescent 34

Mais les adolescents, que nous apprennent-ils ? 40

Pour aller de l'avant... 51

Bibliographie. 53

Ce texte est issu d'un webinaire avec Michèle Benhaim intitulé « Quand les crises et l'incertitude fragilisent l'adolescent » tenu le 23 juin 2023, dont le podcast est disponible en ligne sur yapaka.be.

Suivez l'actualité de Yapaka sur les réseaux sociaux



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Septembre 2024

Quand les crises et l'incertitude fragilisent l'adolescent

Décrochages, dépressions, anxiétés, crises d'angoisse, troubles du comportement, automutilations, suicides... sont aujourd'hui le reflet de la santé psychique des adolescents à l'image d'un monde en crise.

L'adolescent déjà pris dans le tourbillon des changements pubertaires doit aujourd'hui faire face à un monde qui se dérobe sous ses pieds, au moment où il a justement besoin d'appuis solides.

Nous tentons d'aborder ici le mal-être des jeunes pour en comprendre le sens et nous mobiliser dans notre position d'adultes pour les accompagner à renouer avec la vitalité, avec la créativité. Comment penser et accompagner l'adolescence dans un monde en crise ? Comment comprendre la fragilisation actuelle de la santé psychique des jeunes ? Comment renouer avec l'adolescent en décrochage ? Comment, pris dans nos propres incertitudes, accompagner les adolescents en détresse ? Comment considérer la hausse de médication chez les jeunes ? Et comment remettre de la pensée, de la créativité pour élaborer, reprendre pied ? Comment soutenir la réciprocité dans la relation avec les adolescents pour maintenir le lien et transmettre ? Comment comprendre le besoin des jeunes d'être reconnus collectivement dans ce qu'ils traversent de complexe aujourd'hui pour ouvrir l'horizon ?

Comment pondérer nos interventions auprès des jeunes pour accompagner ce vague-à-l'âme, tout en restant attentifs à ce qu'il ne se transforme pas en mise à l'arrêt ?

L'adolescence : qu'est-ce que c'est ?

Puberté/pubertaire : processus physique et processus psychique

L'adolescence n'est pas un état, ou alors elle est un « état-limite » (Rassial), voire un état extrême (Benhaim) ; c'est un passage, un entre-deux, un déjà plus (enfant) et pas encore (adulte), c'est le bouleversement corporel de la puberté, une véritable effraction, associé au *pubertaire* (Ph. Gutton), c'est-à-dire au processus qui accompagne psychiquement ces bouleversements corporels et qui se trouve souvent être en décalage avec ces derniers. L'adolescence se définit par ces changements profonds, par une refonte de l'activité fantasmatique, par un remaniement des processus d'identification, ces processus nécessaires à la construction de l'identité. Mais l'adolescence est aussi la définition même de l'authenticité, un ado, ça ne fait pas semblant, ça va jusqu'au bout, dans le meilleur, la créativité, comme dans le pire, les mises en danger. Par exemple, nous, les adultes, lorsque nous partons, nous partons en vacances, nous prévoyons, nous planifions et nous revenons. En revanche, l'adolescent, quand il part, il fugue et c'est sans retour.

Passage du Moi idéal à l'Idéal du Moi

L'adolescence, plus *techniquement*, est le passage du Moi idéal à l'Idéal du Moi, c'est-à-dire de l'enfant merveilleux que le petit sujet était et se satisfaisait d'être dans le regard de ses parents à celui auquel il aspire maintenant de ressembler. Mais, pour parler d'idéal, encore faut-il qu'il y ait un idéal, nous y reviendrons.

Pour le dire autrement, l'adolescence serait une sorte d'après-coup du stade du Miroir (Rassial) : l'enfant qui s'était approprié son image reconnue par l'Autre,

sa mère, son père, avec les traits de l'enfance, doit à présent se réapproprier une nouvelle image dans le miroir, celle d'un corps transformé et qui lui convient rarement parce que le temps psychique nécessaire à ce qu'il reconnaisse et s'approprie ce nouveau corps est souvent décalé par rapport au temps des transformations physiques. L'adolescence est donc un vrai travail psychique, un temps de récapitulation de l'enfance et de confrontation aux traces infantiles, un temps de renoncements et, donc, de deuils. Mais l'adolescence est aussi, et peut-être surtout, un temps où doit s'élaborer la séparation, donc un temps de validation des opérations psychiques infantiles. Par exemple, la trace de ce que l'espace transitionnel a permis d'élaborer en termes de capacité à se séparer, à être seul et en termes d'inscription de son être dans l'ordre de la temporalité. Toute séparation produit de l'anxiété et de la dépression, tout au moins de la morosité. Tous ces remaniements rapidement énoncés vont sérieusement éprouver, mettre à l'épreuve les capacités de traitement symbolique de ce qui lui arrive, le tout chez un sujet en devenir.

L'adolescence est donc un processus psychique, un ensemble de systèmes qui œuvrent aux remaniements de la personnalité, favorisent sa maturation dans la résolution des conflits psychiques de base et ouvrent une ère nouvelle aux activités psychiques.

Précisons que la puberté est le processus au cours duquel l'organisation bio-physio-psychologique transforme l'économie de l'individu et son image corporelle ; l'adolescence va s'efforcer d'intégrer ce corps et d'intérioriser une identité dans une capacité à exister de façon autonome psychiquement, et ce, alors même que l'individu reste relativement dépendant de son milieu.

Un temps de récapitulation de l'enfance

Nous pourrions, de plus, articuler cette dimension douloureuse aux traces de l'enfance qui refont surface lors de ce passage.

Les traces de l'enfance échappent à la représentation comme un vide à l'origine de la répétition qui va consister pour l'adolescent (dans ses répétitions de mises en danger ou en échec) à tenter de saisir encore et encore ce qui demeure insaisissable, puisque irréprésentable.

De nombreux films autour de l'adolescence montrent mieux que nous ne pourrions le dire cette dimension d'irréprésentable contenue dans la trace de l'enfance chez l'adolescent et produisant ces manifestations symptomatiques énigmatiques qui surprennent en tout premier lieu l'adolescent lui-même : « je ne sais pas pourquoi je fais ça » (Gus Van Sant, Larry Clark, etc.).

Un temps de séparation : ouverture sur une nouvelle aire

Si, jusque-là, l'Autre, pour le sujet, c'était d'abord un Autre maternel, celui du bébé, puis un Autre parental, celui de l'enfant, l'Autre de l'adolescent, c'est l'Autre social, celui qui est dehors, à l'extérieur de la famille et qui se compose entre autres des pairs, les petits autres, les mêmes que lui, les potes quoi. L'importance du regard est centrale à l'adolescence ; le miroir de l'adolescence qui restitue un reflet qui inclut sans cesse l'Autre de l'adolescent, les autres et leur redoutable jugement.

Il y a une sorte de prise de conscience d'une différence vis-à-vis des autres qui peut le mettre mal à l'aise et développer l'idée d'une non-conformité à son groupe d'âge. D'autant que la pression pulsionnelle de la puberté et du pubertaire peut provoquer un sentiment de vide et d'étrangeté par rapport à lui-même.

Pertes et deuils

Si l'on pense l'adolescence comme un temps de passage, passage imposé par les modifications du corps, à la fois objet de regrets et de craintes, on peut dire schématiquement que la dépression est le signe d'une résistance à ce changement. Cette transformation

mobilise tout ce qui fait l'identité de l'adolescent d'une manière proche de ce qui se passe dans un travail de deuil ; deuil de l'enfance, des repères de l'enfance, deuil des figures parentales de l'enfance, deuil du corps de l'enfance ; ce qui explique le fond de tristesse qui survient si l'adolescent résiste à un tel changement et reste dans un temps intermédiaire, un entre-deux.

S'il y a deuils, c'est qu'il y a expériences de perte. La perte de ce qui peut alors être reconstruit comme le bien-être supposé de l'enfance, cette illusion que *c'était mieux avant*, la perte de la paix et de la tranquillité du corps qui ne se manifestait pas jusqu'alors de manière aussi insistante, la perte aussi d'une forme de relation aux autres, aux adultes qui maintenant se révèlent « tels qu'ils sont », c'est-à-dire faillibles et surtout mortels. Cette déception ressentie à l'égard des parents tient à ce qu'ils se révèlent incapables de fournir à l'adolescent une garantie, une solution qui lui éviterait l'incertitude de son désir. Au contraire, ils se montrent eux-mêmes travaillés par leurs propres manques, en proie à des compromis, à des embarras. L'ébranlement de cette référence aux parents se repère dans l'acharnement paradoxal avec lequel les adolescents tentent de ressusciter, parfois dans la provocation, une image idéale des parents derrière laquelle ils pourraient illusoirement continuer de se protéger des exigences de leur désir.

L'adolescence est un processus qui mobilise donc le sujet de toutes parts, faisant émerger les incertitudes de l'avenir, tout en fragilisant ce qui semblait relever de garanties dans le passé.

L'adolescent peut résister à engager son désir, dans des choix, des décisions, suivant sa propre logique. Des difficultés, des peurs, parfois un véritable refus, peuvent mettre un frein à cette mobilisation par la puberté et l'amener à une situation de retrait, de réserve vis-à-vis de ce qui fait la structure même de son identité. Il se trouve en quelque sorte saisi, surpris par ces changements qu'il subit alors à son corps défendant. Il se refuse d'aller de l'avant et de

présumer ce qui fait le fond de son identité. De ce fait, il reste dans une position de retrait dont il souffre par des manifestations dépressives. Celles-ci s'associent souvent à des moments de dépersonnalisation qui sont des moments d'incertitudes concernant l'identité même de l'adolescent et qui donnent alors un aspect dramatique à la symptomatologie dépressive.

La dépression suggère que quelque chose manque, mais l'enjeu ne relève pas à proprement parler du fait que quelque chose manque. L'enjeu réside plutôt dans le fait que l'adolescent ne tient pas compte d'un manque en lui, ce manque qui fait, pour le sujet, la consistance de son identité et provoque son désir.

À l'adulte qui en est témoin revient la responsabilité de distinguer la nature de ces manifestations dépressives afin de les prendre en compte avec justesse. Elles peuvent apparaître pour l'entourage familial et social directement sollicité comme étant des appels à venir réparer ce qui est présenté comme une perte réparable. D'où l'éclosion des méthodes ayant abandonné l'écoute au profit de la rééducation. Or il s'agit plutôt pour l'adolescent de tenir compte d'un manque intérieur dans toutes les exigences que cela comporte. L'aide qui peut lui être apportée est de lui permettre de mettre en jeu son désir.

L'adolescence, le temps de l'agir comme tentative de se séparer et d'exister

Le sujet a passé l'épreuve de la rencontre avec le réel pubertaire. Il arrive qu'il se voit contraint de se rabattre, pour signifier son existence, non sur le ludique infantile qui a été invalidé par le passage pubertaire, mais sur les différentes dimensions de l'agir qui font le lit de la psychopathologie moderne de la jeunesse. Cet « agir » peut prendre la forme du passage à l'acte comme tentative d'être, de l'*acting out* comme monstration et la recherche de reconnaissance dans l'Autre, le délire comme construction de sens, le suicide comme renoncement à l'historicité et une sorte de tentative de

création d'une origine autoréférée, les toxicomanies et l'ivresse comme effacement de la dimension de l'être.

L'agir fait intervenir la pulsion motrice du faire, comme une tentative de sortir de l'emprise du désir de l'Autre qui provoque l'angoisse. L'agir recouvre donc un mouvement de séparation entre le sujet et l'Autre désirant.

L'agir peut être aussi la référence unique de la certitude de l'existence pour le sujet. C'est ainsi que nous pourrions traduire le propos de Winnicott pour lequel les conduites adolescentes dans leur ensemble sont le signe d'« un effort pour se sentir réel ».

La complexité à laquelle nous devons alors être attentifs repose sur le constat clinique que l'acte adolescent est toujours à la merci de l'*acting out* et du passage à l'acte.

Un *acting out* résonne comme un coup de folie destiné, en réalité, à éviter au jeune sujet une angoisse violente. Plus précisément, cet acte est une mise en scène d'un désir du sujet que l'Autre n'entend pas.

Le Passage à l'acte, lui, ne s'adresse à personne en particulier, ce qui rend nos interventions psychothérapeutiques délicates, dans la mesure où cet acte non adressé à l'Autre se trouve donc ne rien attendre de l'interprétation. Il est une demande brute d'amour, une demande de reconnaissance de son être d'un sujet évoluant sur un fond de désespoir. Quand ce passage à l'acte relève d'un suicide, c'est comme si l'adolescent choisissait la mort parce que le prix de sa vie lui était devenu trop fort. « Mourir pour exister », dirait X. Pommereau. Comme si, trop confronté à la folie sourde des autres, des adultes, l'adolescent faisait le choix de sa mort pour s'historiciser malgré tout, inscrire son nom, trouver néanmoins une place symbolique dans l'histoire familiale.

Est-ce que j'existe ?

La première question qui surgit pour l'adolescent désorienté par les points de développement que nous venons d'exposer est celle de son être : est-ce que j'existe ?

« L'effort pour se sentir réel » pourrait relever en première instance d'une tentative de reconstruire l'image du corps mise à mal par la puberté. Mais se sentir réel, c'est aussi attaquer le monde extérieur pour en tester la solidité, la solidité des autres, aller « se cogner » à l'extérieur dans toute une série d'épreuves, des plus familiales aux plus psychopathiques.

Ces tests désorientent également l'entourage. En effet, ils relèvent en tout premier lieu d'un désinvestissement des images parentales : ce sont des représentations que l'enfant, puis l'adolescent, a construites en lui, pour une part avec la réalité, pour une autre part avec les transformations qu'il a fait subir à ses parents en fonction des expériences affectives vécues vis-à-vis d'eux. Il est alors pris dans une sorte de contradiction : il recherche des objets d'amour, tout en voulant s'en séparer. C'est à cette période de conflit que l'adolescent désirera être libre aussi bien dans ses choix que dans ses gestes, et qu'il entrera parfois en conflit avec ses parents, plus ou moins brutalement, tout en demandant, la seconde d'après, à être consolé, bichonné, laissant ces derniers en proie à une attitude paradoxale pour le moins incompréhensible.

Les traces de l'enfance à l'adolescence

Lorsque l'adolescent doit s'atteler à symboliser l'expérience pubertaire, il doit pour cela se confronter aux traces de l'enfance, celles qu'ont laissées certains processus élaborés, mais aussi les traces plus délicates, restées en suspens et au creux desquelles l'adolescent se retrouve souvent au cœur d'une tempête sans savoir *d'où vient le vent*, comme dirait Winnicott.

Pour se confronter aux enjeux réels à l'adolescence que sont le sexe et la mort, encore faut-il supporter la perte d'une certaine complétude narcissique et la chute des idéaux infantiles. Pour toutes ces élaborations, il faut des bases solides.

Le processus d'illusion et de désillusion de l'enfance, plus exactement du nourrisson, est un processus réactif en force à l'adolescence. Si le bébé baigne, du fond du Principe de plaisir ou de la jouissance, dans l'illusion d'avoir créé le sein au moment où il le trouve, la traduction adolescente réside dans ce que Ph. Gutton nomme « l'état d'illusion pubertaire » qui va nécessiter que le sujet se décentre narcissiquement au fil de ses rencontres incertaines. C'est là que se valident ou s'invalident les traces de l'enfance : les transmissions inconscientes parentales, les investissements narcissiques, le roman familial, le principe fondateur de l'appareil psychique, c'est-à-dire le processus d'attachement/séparation, la solidité des instances psychiques, notamment du surmoi et des interdits, autant d'emprises signifiantes qui concourent au devenir ou à la régression, voire à la fixation du mouvement de croissance. *Adolescence* veut, en effet, dire « grandir, croître ».

L'adolescent est un sujet en équilibre, au moins en état-limite, bref, un sujet fragile qui doit reconstruire, réécrire, dans l'après-coup de l'enfance. Le tout, *sous pression*, comme ils disent, cette fameuse « pression » dont tous les adolescents se disent être les victimes et qui en laisse certains plus démunis et plus angoissés que d'autres. La demande prend cet accent de pression parce qu'elle les confronte à des sollicitations paradoxales : « sois encore un enfant ! et fais ce que l'on te dit de faire et, en même temps, sois grand, autonome, etc. », autant d'injonctions paradoxales que l'on pourrait traduire par « reste encore dans le Moi idéal et cours en même temps vers un Idéal du moi » ou, encore, « reste attaché mais sépare-toi ».

L'adolescence est le temps du risque, de l'expérience et de la transgression des limites.

On évoquera l'acte, le passage à l'acte, l'*acting out*, le passage par l'acte, auxquels nous rajouterons la radicalité adolescente ; un adolescent, nous l'avons souligné, ça va jusqu'au bout, ça ne fait pas semblant.

De plus, la rencontre qu'impose la puberté avec le réel du sexe resexualise l'infantile, c'est pourquoi c'est souvent le temps des révélations, par exemple, des abus subis dans l'enfance.

Si c'est le temps de la séparation d'avec les figures de l'enfance, on comprend pourquoi les adolescents mettent à distance les parents et leurs demandes parce qu'elles réactivent, quelle que soit la forme qu'elles prennent, la dialectique trop délicate à cette période, du lien et du manque, de la présence et de l'absence.

Tous ces après-coups ponctuent donc l'opération adolescente consistant à reformuler sa subjectivité, à se déprendre du fantasme parental, à forger une nouvelle subjectivité qui s'exprime toujours dans une quête d'idéaux qui remettent en jeu la série complète des identifications de l'enfance.

L'adolescent, soumis aux bouleversements pubertaires, soumis à des exigences pulsionnelles fortes, en sait quelque chose du travail d'intégration nécessaire au maintien du sentiment de continuité d'existence, celui-là même qui vacille à la puberté, à l'image de ce chacun de nous peut vivre au passage d'une épidémie ou à la déclaration d'une guerre, ce temps quasi traumatique face auquel il se peut que l'on se réfugie dans un rêve, peut-être comme une tentative de symboliser la pulsion de mort, mais aussi dans le noyau narcissique, celui-là même dont l'adolescence teste la solidité.

Le décalage des temporalités adolescentes entre puberté physique et pubertaire psychique par exemple, entre leur pulsionnalité et le travail rigoureux qui leur est demandé à l'école par exemple, peut expliquer la déstabilisation des montages institutionnels gouvernés par les adultes, montages mis à mal par les adolescents.

L'adolescence, ce temps de réaménagement des pulsions et de leur trajet entre sexualité infantile et sexualité adulte, pose une absolue question : « Qui

suis-je ? » Alors, dans notre clinique, nous devons faire émerger un « qui est "Je" », avec ce « Je » qui est aussi un Autre, celui de la parole et du langage, celui qui relève du sujet de l'inconscient.

La subjectivation en passe par des deuils et des renoncements (encore faut-il savoir à quoi renoncer) notamment à un certain idéal, un temps de désillusion relatif à ce qui organisait les liens jusqu'alors. C'est ce mouvement qui fait le point d'origine des traces d'un destin éventuellement traumatique de ces liens.

Les vécus traumatiques infantiles sont en effet l'enjeu du travail pubertaire que Ph. Gutton qualifie de « traumatisme pubertaire », sorte d'après-coup des événements précoces, notamment lorsque ces événements précoces relèvent précisément d'images traumatiques.

Mais, si ces vécus teignent la crise adolescente d'une dimension spectaculaire et bruyante, ils ne sont pas exclusifs du vécu limite qui caractérise ce passage.

En effet, c'est le développement ordinaire infantile tout entier qui sera mis à l'épreuve du bouleversement pubertaire, comme, par exemple, dans les méandres des après-coups, le stade du Miroir, la mise en œuvre d'une inscription dans la temporalité, ou encore le remaniement des complexes infantiles dans les registres fondamentaux de structuration de la sécurité interne comme le narcissisme, de la séparation, de l'indépendance. Autrement dit, ce développement infantile déterminera en partie le remaniement des identifications, de la relation à l'Autre et du désir lors du passage adolescent. C'est un vrai travail psychique qui est exigé là du sujet, et ce que nous rencontrons dans notre pratique atteste que ce bouleversement pubertaire qui effracte la vie psychique dans son ensemble déborde souvent les capacités symboliques du sujet en devenir. Ce travail d'élaboration psychique est double : l'adolescent doit s'atteler à symboliser l'expérience pubertaire et, pour cela, se confronter aux traces de l'enfance. Pour mener à bien ce travail

de symbolisation, l'adolescent doit pouvoir s'extraire des tonalités traumatiques actuelles dues à la puberté elle-même, et des traces traumatiques passées, les failles auxquelles, enfant, il a été confronté. Les traces que laissent les expériences infantiles sont complexes et s'avèrent parfois énigmatiques lorsqu'elles refont surface, dans la mesure où elles se logent dans des productions symptomatiques inédites qui témoignent de réminiscences après coup des expériences infantiles que l'enfant a faites lors de la construction de son rapport à l'Autre ; elles dépendent du degré d'impossibilité à élaborer certaines charges traumatiques.

Ainsi, l'énigme des après-coups concerne le sujet, mais aussi l'Autre de ses relations dont un des enjeux s'exprime dans la répétition marquée de la pulsion de mort et de la trace de la perte primordiale.

Et la clinique contemporaine illustre magistralement les situations dans lesquelles l'adolescent se débat douloureusement. Ce sont ces passages à l'acte dont le jeune ne peut rien dire parce que le sens, accroché à une expérience passée, lui échappe aujourd'hui. Il fait alors face à une double difficulté, celle de ne pas comprendre ce qui lui arrive et celle de devoir, néanmoins, répondre de ce hors-sens.

Pourtant, l'élaboration de ce blanc dans la transmission est nécessaire. C'est le prix à payer pour que s'effectue le travail fondamental et fondateur du grandir à l'adolescence, en l'occurrence, la séparation.

Car, pour se confronter aux enjeux réels à l'adolescence que sont le sexe et la mort, encore faut-il supporter la perte d'une certaine complétude narcissique et la chute des idéaux infantiles. Pour toutes ces élaborations, il faut des bases solides. Or les traces de l'enfance baignent dans l'héritage familial ou environnemental, héritage qu'il faut, à l'adolescence, s'approprier, à défaut d'en être encombré.

Ces traces de l'enfance à l'adolescence, en tout cas chez les sujets que nous rencontrons, sont comme des

ratés de la symbolisation, de la subjectivité, et le travail clinique va consister à en faire le terreau de processus créatifs chez l'adolescent ; Winnicott nous offre les bases solides d'une élaboration des enjeux de la création avec sa conceptualisation du processus d'illusion et de désillusion tel qu'évoqué précédemment, processus réactivé en force à l'adolescence.

En fait, c'est la totalité de l'infantile qui est « déjà-là » et qui affuble le passage adolescent de mouvements pour le moins paradoxaux, à la fois liants et opposants. Des mouvements qui consistent à osciller en permanence entre une demande infantile et une demande adulte, constituant ce que l'on pourrait nommer une demande *juvénile*. Celle-ci participerait au processus de maturation qui fait de l'adolescent un sujet en équilibre, en état-limite, bref, un sujet fragile qui doit reconstruire, réécrire, dans l'après-coup, une sorte d'interprétation du processus adolescent lui-même, mais, et là réside une double complexité, il doit réécrire à la lumière de l'infantile qui fait trace en lui ; ce travail psychique prendra les allures de mouvements dépressifs reflétant la perte de l'Autre ou la perte des objets de l'infantile et des allures de mouvements d'angoisse lorsque l'interprétation est entravée et que le pubertaire reste à vif.

Dans la clinique, nous nous attachons beaucoup aux productions de rêves et cauchemars pour impulser ce mouvement interprétatif et, à défaut, nous travaillons en sollicitant la créativité de l'adolescent en faisant parfois l'effort de faire le pari que l'Agir (passage à l'acte) chez l'adolescent est une prise de contact, sorte de transfert sauvage ou une ébauche de transfert.

Autrement dit, c'est le processus adolescent lui-même qui fait rejaillir les traces de l'enfance. Ces dernières font intrusion à l'adolescence. Ensuite, il s'agit d'évaluer si celles-ci produisent une mise en mouvement d'un processus créateur issu des expériences de l'enfant dans l'espace transitionnel ou si ces traces empêchent, au contraire, le véritable accès au travail

pubertaire et entraînent des symptômes ou des passages à l'acte.

La créativité nécessite la possibilité de la sublimation qui est un mécanisme de défense permettant de négocier avec le Principe de réalité. Cette négociation s'effectue dans des allers et retours : « je suis grand, mais je veux redevenir un enfant », ce qui peut laisser l'entourage dans un certain désarroi.

Dans la clinique, chez les sujets qui parviennent au cours des rencontres à reconstruire dans le langage une part de leur agir, on entend qu'il y a bien une quête de sens contenue dans l'agir violent adolescent, que c'est bien l'ouverture d'une autre scène pour le traumatisme infantile qui est remobilisée au travers du traumatisme pubertaire. Cette dynamique fréquente montre combien l'adolescence est une mise à l'épreuve des constructions et des expériences de l'enfance et combien il peut être difficile pour un jeune sujet de construire un nouvel être à partir de l'enfant qu'il fut.

Nous pouvons nous demander si les coordonnées infantiles ne sont pas, en réalité, toujours insuffisantes, si ce n'est pas tant la faillite de l'environnement dans l'enfance que le fait même du langage et de la structure qui fait que les mots pour dire trouvent toujours leur limite ? Car, quand même, comment comprendre sinon que les jeunes sujets ne peuvent la plupart du temps rien dire de leurs passages à l'acte, comme si ces derniers venaient justement à la place d'un impossible à dire, et non pas d'une impuissance à parler.

On pourrait dire que les traces de l'enfance à l'adolescence se distinguent dans la clinique des discours adolescents dans ce qui leur échappe, « c'est pas moi », « je ne sais pas », « je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça », etc., et indiquent que le sujet de l'acte, c'est l'enfant assujéti à ses désirs immatures, mais que cet acte est accompli par un adolescent qui doit répondre de ce décalage.

Alors, souvent, ce décalage laisse l'adolescent perdu, errant, et emprunte la voix symptomatique pour se donner du temps, un délai, voire pour suspendre, un temps, le chaos pubertaire (je pense à l'anorexie, par exemple, qui permet à l'adolescente de retrouver un corps de fillette).

Alors comment être adolescent au moment de l'adolescence ?

Comment on se débrouille des conflits et du désir ? La cure avec ces jeunes sujets va consister, en tout cas dans ma pratique, à utiliser l'authenticité, la radicalité, la prise de risque, bref, la créativité adolescente pour tenter de rejoindre un processus de sublimation permettant de lâcher la violence auto ou hétéro-infligée. Il me semble que ce trajet est l'unique mode d'expression possible de cette maladie juvénile qui guérit avec le temps. Aider l'adolescent à refuser les injonctions parentales, reconstruire des illusions qui reposeraient sur un idéal et non sur une idéalisation, s'engager, délicatement, si l'on veut écouter et surtout entendre ce qui fait trace de l'enfance au cœur de la métamorphose pubertaire, autant de mouvements cliniques et transférentiels mis au service de conversations philosophiques qui s'orienteraient de la logique du squiggle, ou encore une sorte de coconstruction de la pensée en quelque sorte où la langue utilisée s'invente à deux, on analyse à deux, à la Ferenczi.

Ces quelques remarques ont montré que, si traces de l'enfance il y a à l'adolescence, elles se repèrent dans toute une série d'après-coups qui désordonnent la chronologie et qui indiquent que le passage adolescent ne relève pas d'une simple adaptation du Moi aux transformations corporelles, mais qu'il recouvre un véritable temps logique dont la puberté serait *l'instant de voir* et l'entrée dans l'aliénation adulte, *le moment de conclure*. Parfois, la rencontre clinique sera nécessaire à ce que se déploie *le temps pour comprendre* qui constitue le processus adolescent lui-même et qui engage, au-delà de l'imaginaire, le réel et

le symbolique pour réguler tout ce bouleversement et trouver un mode où se renouent le sexuel et le social.

Dans cette traversée, le sujet revisitera nécessairement les idéaux parentaux revus et corrigés par son propre désir et se trouvera parfois englué dans des réminiscences, ces émergences répétitives de pensées et d'images coupées de l'événement passé qui pourtant continuent de les produire, cette sorte d'échec du refoulement et de retour énigmatique pour l'adolescent du refoulé qui le fragilise. L'adolescent est un sujet en quête d'auteur pour qui l'étrangeté du vécu pubertaire vient du désir de l'Autre, c'est ce qui leur donne cette dimension au mieux susceptible, au pire un peu paranoïaque. Alors on cherche ensemble un ancrage, une origine symbolique sans lesquels, Rimbaud l'avait bien compris, ils s'identifient à des bateaux ivres parce que trop loin désormais des rivages parentaux de l'enfance, tout en y demeurant, à leur insu, captifs et donc empêchés. Parfois ils essaient de trouver tout seuls, en général dans le cyberspace, des figures à convoquer ou à révoquer, nouvelles figures d'attachement qui, contrairement à un véritable amour de transfert, ne produisent souvent que de la répétition mortifère.

Winnicott disait d'une certaine façon que, pour « se sentir réel », ce qui était pensait-il une impérieuse nécessité, l'adolescent jouait sa subjectivité et son existence dans le risque de perdre la vie. Nous recevons tous des adolescents pris dans ce type d'enjeux où ils recherchent la sensation plutôt que l'autre, des adolescents que les parents disent ne pas pouvoir calmer et avec lesquels nous tentons de remettre de l'ordre dans le chaos. Là, ce qui apparaît, c'est combien les coordonnées de cet Autre obéissent en partie à des logiques infantiles, voire archaïques : par exemple, Malia, qui m'est adressée à la suite de deux tentatives de suicide, fait n'importe quoi avec les garçons, elle n'en tire aucune satisfaction, voire même éprouve du dégoût et de l'incompréhension, raconte les mises en danger et le viol dont elle a été victime

il y a quelques mois dans ce contexte où les pulsions se sont déchaînées. Ce qui va apparaître, c'est combien, depuis la puberté, elle ne veut plus plaire à ses parents, combien elle ne veut plus se conformer à l'image de fillette parfaite que leur discours véhiculait. Pour se séparer de ce qui ici fait bien trace de l'enfance, elle paie le prix fort, cette attitude quasi sacrificielle qui signe l'effet traumatique de déliaison, de destruction qu'a engendré l'émergence pulsionnelle du pubertaire ; certains adolescents n'ont pas été regardés dans leur réalité d'enfant, c'est pourquoi, à la faveur de l'adolescence, explosent des attachements désorganisés parce qu'insécures, des effondrements narcissiques.

Ainsi, le passage adolescent récapitule la succession des complexes infantiles du sevrage à la puberté, et le sujet doit faire une sorte de travail psychique de synthèse des épisodes antérieurs de son histoire psychique pour passer d'un lieu à l'autre, du lieu de l'enfance à celui de l'adolescence. Alors, parfois, c'est juste un passage, mais, souvent, ça peut être un passage interdit, une passe difficile, une mauvaise passe, c'est toujours un passage difficile parce que le sujet, outre la réactivation des failles de l'enfance, doit aussi traiter son actualité adolescente et ce qu'elle contient de « pression », c'est-à-dire de limitation de sa jouissance. Le corps pubère doit revivre l'expérience du miroir et le sujet doit se débattre avec ses liens d'amour. En arrière-fond, la place qu'il aura occupée, bébé, dans le regard et la parole maternels et la mise à l'épreuve du lien qu'il aura établi avec son, ses Autres de l'enfance. Ainsi, les signifiants du petit sujet enfant ont-ils à se réarticuler entre eux sous l'effet de la puberté, pour se confronter non plus seulement à sa maman, mais à une femme qui est aussi sa mère, non plus seulement au père imaginaire de l'enfance, mais à un père réel, un homme. S'y confronter, mais pas seulement, il va devoir aussi les lier, lier mère Imaginaire, Symbolique et Réelle, lier père Imaginaire, Symbolique et Réel. Ce travail

psychique est complexe, et, parfois, les adolescents vont chercher refuge, dans le virtuel, dans les tentatives de suicide (TS), dans les passages à l'acte, autant de temps suspendus visant à reporter ce travail à plus tard. Alors, à notre mesure, et au cas par cas, les adolescents nous transmettent le désir de repérer la moindre petite braise sur laquelle souffler...

La confrontation au vide et la création comme tentative de border le vide

Pour évoquer la question du vide, je partirai du concept de passion dont les significations philosophiques premières recouvrent l'idée de passivité relative à une soumission du sujet à ses pulsions.

Dans le contexte adolescent qui nous intéresse, la passion semble, tour à tour, receler en elle-même son propre objectif, entraîner une altération de la pensée, pervertir la raison, égarer le jugement, changer subitement l'état interne du sujet, notamment sous l'impulsion corporelle.

La clinique montre que moins la parole ne parvient à dire la réalité subjective, qui plus est, si cette réalité est empreinte de traumatismes, plus cet état « passionnel » violente un sujet comme vidé des possibilités de transcrire métaphoriquement ses points d'horreur suspendus, ses traces pétrifiées, poussé alors, en quelque sorte, à devoir les agir bruyamment.

Alors la passion peut être la voie utilisée pour signifier l'existence de son corps. Le problème est qu'elle peut s'avérer « triste » et ne pas ouvrir à un processus sublimatoire. De cette tristesse dérive la haine. Notre société, dite postmoderne, ne se spécifie-t-elle pas d'être submergée par la tristesse ? Empreinte de Vide, d'Idéaux de néant ? D'Idéaux du Vide... ce qui confronte justement le sujet à se mouvoir au bord du vide, de l'abîme, parfois avec effroi, parfois dans un dénuement pouvant confiner à une détresse absolue. Ce sont ces adolescents dont les manifestations

énoncées ou agies (scarifications, rapport à la parole, tentatives de suicide, etc.) semblent viser à une sorte de renoncement à soi, d'effacement de soi comme ultime recours à l'apaisement. Dans une tension interne, un étrange lien avec *la mort*, ici, le vide n'angoisse pas, il soulage. L'adolescent va se taire, se taire pour oublier, oublier une douleur jamais mise en mots. Ce vide du sujet, ce vide de sujet, cet effacement temporaire semblent être ce qui est visé, notamment au travers du détour toxicomaniaque, rapport « passionné » à l'objet qui pourrait faire oublier. C'est une clinique qui nous donne à voir et à entendre ce qui n'y fait pas bord, ce qui dé-borde, c'est une clinique du « *no limit* », donc de tous les excès qui peuvent dérouter le clinicien.

Ce vide révèle aussi l'absence, l'absence d'un sujet qui « n'y était pas », qui « ne se souvient de rien », « qui ne voit pas où est le problème », qui « n'a même pas mal ».

Reste au clinicien, et à tout intervenant en relation avec les adolescents, à faire le pari que, prise au cas par cas, cette logique relève plus d'une éclipse subjective que d'un véritable effacement.

Ce pari nous offre l'espace pour tenter de border le vide en empruntant les voies de la créativité, que ce soit à travers l'objet que l'adolescent met à l'épreuve dans la rencontre, jeu vidéo, téléphone portable, etc., ou en proposant nous-mêmes un support de création dont nous sommes certains de partager l'intérêt avec le jeune, autrement dit un support qui est l'objet de notre propre transfert.

Les adolescents avec lesquels la médiation créative est nécessaire ont des assises narcissiques particulièrement fragiles, insuffisamment contenantes. Certains semblent confrontés au vide ou à des angoisses d'anéantissement, comme le proposait Winnicott, et qui constituent un véritable moment d'impasse dans le processus subjectif qui est en jeu.

Dans *Le bébé et sa mère*¹, lorsqu'il évoque « s'en aller en morceaux, faire une chute sans fin, mourir, mourir, mourir, perdre tout espoir de voir le contact se rétablir », cela peut aussi rappeler Alice, au-delà du miroir, qui ressent le : « "Tombe, tombe, tombe !" Cette chute n'en finira donc pas ! Je suis curieuse de savoir combien de milles j'ai déjà faits » (Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, p. 4).

L'idée ici est de border le vide par des processus sublimatoires qui vont, tout en maintenant les défenses contre la perte que l'adolescent trop fragile ne peut encore envisager, soutenir narcissiquement le sujet. À l'endroit de la zone d'illusion créatrice se logent les médiations quelles qu'elles soient qui, elles, ne saturent pas la question de la perte, mais ouvrent un espace qui permet d'approcher l'objet, d'investir de nouveaux objets (rap, poésie), de rencontrer l'autre, d'élaborer la séparation : la création, trace de transition, d'espace potentiel, opère comme une fabrique de souvenirs de l'objet perdu, car, comme le propose Winnicott, la créativité, c'est l'illusion de créer un objet qui était déjà là, à la base du sentiment de continuité d'existence et du sentiment de confiance qui vont faciliter la séparation relative et le recours au symbolique. La médiation peut permettre que l'adolescent s'approprie l'objet culturel directement issu de l'objet transitionnel et qu'il puisse ainsi approcher l'Autre et inventer sa propre culture pour devenir sujet de sa pensée et de son énonciation afin de répondre un peu à la question adolescente absolue : « Qui suis-je ? »

1. *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992, p. 121.

L'adolescence dans un monde vide d'idéaux

Le mal-être des adolescents reflète-t-il le monde adulte vacillant ?

Winnicott disait que l'adolescent était le baromètre du social ; on pourrait dire de la culture ; alors ce propos pose quand même l'adolescence comme paradigme de l'état du monde, de l'actuel, de l'état de ce qui se joue dans la transmission, des enjeux de symbolisation de la violence du monde contemporain. L'adolescent, on pourrait dire qu'à la fois, il révèle et se fait le symptôme des dérives sociales et politiques du monde contemporain.

L'adolescence, c'est un passage à l'interface du dedans et du dehors, de la famille et du monde extérieur, du passé et de l'avenir ; les adolescents ont hérité de leur enfance et ont la mission de construire l'avenir, et donc c'est une période où le plus individuel et le plus social, le plus intime et le plus extérieur coïncident, et, quand le monde vacille, ça crée de l'errance chez le sujet adolescent à la mesure du vacillement et des dérives du monde contemporain.

Le système néolibéral contemporain repose sur une offre d'objets de consommation (consumation) « illimitée ». Cette offre fonctionne comme un piège où les adolescents s'inscrivent dans une logique dans laquelle le rapport à l'objet va de pair avec un vécu de perte insupportable, appréhendé sur le seul versant de la frustration, registre imaginaire où le sujet peut espérer qu'un nouvel objet de consommation va venir compenser la perte du premier, métonymie infinie qui ne peut qu'aller dans le mur, en l'occurrence, la dépression, dans laquelle d'ailleurs l'objet antidépresseur peut venir continuer de faire tourner en rond ce processus infernal.

Dans le monde adulte qui fait son environnement, la logique est en effet celle de l'objet accessible par l'argent ou le progrès scientifique, qui serait en mesure

de répondre totalement à la demande, de saturer le manque, de s'inscrire dans un idéal de jouissance absolue et ininterrompue, autrement dit de contourner le désir et l'existence elle-même.

L'adolescence fragilisée à l'image du monde en crise

Comment penser l'adolescence dans un monde en crise ? Difficile, car l'adolescence est un passage qui relève déjà d'une crise, donc, l'adolescent a une double peine en quelque sorte : il doit se confronter à la violence de ses pulsions/pubertaires et à la violence du monde qui, il faut le dire, se déshumanise ; un monde en crise a la particularité de s'être vidé de ses idéaux, or l'adolescence supportera la crise à condition de pouvoir se projeter dans un idéal, un idéal amoureux, amical, professionnel, politique, social ou autre. Or, aujourd'hui, il est pour le moins compliqué de se projeter, d'avoir un espace de pensée dans lequel se projeter, faire des projets, se représenter dans le monde.

À ceci s'ajoutent des événements plus soudains, prévisibles ou inattendus, qui peuvent changer radicalement les vies des uns et des autres, en créant des bouleversements mondiaux et des ruptures dans les rapports humains et les modes de pensée (guerres, épidémies...). Les contextes de vie des jeunes s'en trouvent forcément affectés. Certes, l'histoire est toujours succession de changements, mais le rythme de ces changements s'est accéléré et la mondialisation en répercute immédiatement les effets à grande échelle. L'exemple du Covid et du confinement est parlant : il a produit des phobies. L'imprévisibilité croissante du monde du travail et la difficulté de construire des projets à long terme télescopent celles des idéaux culturels ? Ces idéaux censés forger la conception d'un être autonome, stable, libre, « interne », capable d'identifier ses préférences et ses objectifs, guidé par le désir de réalisation de soi et le désir de réussir.

Prendre soin de l'adolescent : l'engagement thérapeutique

À l'adolescence, plus que jamais sont en jeu le lien social et l'exercice de l'altérité. Au cœur de ces mouvements complexes, nous sommes amenés à rencontrer des jeunes en décrochage scolaire, en désaffiliation sociale... et à questionner cette adolescence en errance. En effet, certains sujets doivent se débattre avec des angoisses, des détresses, des tentatives de suicide... autant de replis à l'adolescence face au vide qui les submerge.

Prendre soin de l'adolescent dans ces contextes relève d'un véritable engagement clinique que j'ai qualifié d'« engagement thérapeutique ». Il va s'agir de restaurer le lien avec l'adolescent en décrochage, d'accompagner l'adolescent débordé par l'angoisse et la détresse, de témoigner de prudence quant à la pente actuelle visant à médicaliser l'adolescence, sachant qu'une prescription, pouvant parfois s'avérer ponctuellement nécessaire, ne remplacera pas l'écoute.

L'engagement va consister à supporter d'entendre la radicalité (inconstante/mouvante) comme étant un opérateur logique de l'adolescence et à travailler avec l'authenticité adolescente en mettant en lumière des passions autres que « vides », des sortes de voies de réenchancement à l'adolescence qui s'appuieront sur les capacités créatrices, souvent éclipsées ou mises à mal par la symptomatologie toujours bruyante lors de ce passage singulier.

Dans ce contexte conflictuel, il sera question de compter avec les institutions auxquelles l'adolescent a à faire : l'institution familiale, l'institution scolaire, les travailleurs sociaux.

La famille

L'adolescence est le temps d'une certaine ouverture sur un monde social élargi où les pairs prennent une place grandissante, mais également d'autres

adultes que les parents. La représentation sociale qui en découle recouvre une sorte de temps d'adieu à l'enfance et de conquête progressive de l'autonomie

Et, en effet, les changements de l'adolescent obligent à remodeler profondément les relations et les pratiques de l'ensemble de la famille, dans des réaménagements constants et réciproques, difficiles à vivre, parfois même davantage pour les parents que pour leur enfant. En outre, la famille elle-même n'évolue pas en système fermé. Elle entretient des liens avec les autres lieux de l'adolescent, et subit, ne serait-ce qu'à travers la morosité spécifique de l'adolescent, les effets des expériences vécues à l'extérieur, même si ces dernières demeurent secrètes. Enfin, la famille est elle-même impactée, parfois douloureusement, par les dérives sociétales contemporaines.

L'adolescent va souvent nous faire part de la pression que fait peser sur lui l'angoisse des parents. Il peut être important et nécessaire de recevoir ces derniers, en présence du jeune, afin d'apaiser ces tensions, de faire tiers dans une situation où, ne se sentant plus seuls face aux attitudes adolescentes qui les laissent désemparés, ils peuvent souffler et lâcher la pression. Parallèlement, il est intéressant de nommer, dans ces rencontres ado/famille, les mouvements adolescents complexes qu'il est plus facile d'élaborer si nous leur donnons sens, d'accompagner le détachement, la séparation qui sont en train de s'opérer, d'aider à mettre des mots sur les actes de l'adolescent.

Parfois, ces temps de parole ont directement pour effet de restaurer les parents comme interlocuteurs de l'adolescent, parfois il faudra du temps.

En effet, dans les situations les plus douloureuses, la délicatesse clinique sera plus que jamais de mise, en l'occurrence lorsque l'adolescent se sent débordé par l'angoisse et la détresse.

Nous l'avons vu, l'adolescence est le temps de l'anxiété, car c'est le temps des renoncements, des deuils,

des désillusions de l'enfance, mais aussi des réminiscences de ce qui dans l'enfance s'est mal noué. C'est aussi le temps de la déprime, de la morosité parce justement ces pertes sont à intégrer et à dépasser. Mais, aujourd'hui, ce à quoi nous avons à faire dans la clinique relève plutôt de l'angoisse, de l'angoisse massive, des crises d'angoisse, des cauchemars de teneur traumatique, des phobies, phobies scolaires, sociales, agoraphobie, etc., et de la dépression, voire, pour certains, de véritables effondrements psychiques. Des effondrements narcissiques qui témoignent de fragilités intenses et qui conduisent à des détresses parfois insondables chez les jeunes sujets. Et si on est d'accord pour situer cette période à l'interface du familial et du social, on ne peut contourner la question de l'environnement de l'adolescent ; le monde dans lequel il lui est fait l'injonction de grandir, c'est-à-dire d'élaborer les opérations psychiques propres à ce passage. Ces injonctions reflètent l'angoisse des adultes – les parents, les enseignants, etc. – et mettent la pression à l'adolescent ; c'est ces dernières qui peuvent les déborder et se résoudre en angoisse et détresse.

Ces états, que l'on a longtemps mis au compte des perturbations exacerbées, mais normales, de la « crise d'adolescence », doivent être cliniquement appréhendés dans les dangers qu'ils recèlent parfois.

Parfois, la question va être de savoir comment soutenir un parent d'adolescent en grande détresse. Dans ma pratique, il me paraît nécessaire d'écouter les parents dans leur propre détresse : réserver un espace de parole aux parents en les confiant, si possible, à un autre thérapeute, ou réserver un petit espace de parole, avec l'adolescent, régulièrement, en fin de séances ou une fois de temps en temps ; dans les deux cas, l'important sera de les écouter et ainsi de ne pas leur barrer l'accès à la parole sous prétexte que l'on reçoit leur adolescent.

L'école

Si l'adolescence se situe bien dans l'interface dedans/dehors, famille/école, il pourrait être attendu qu'un des deux lieux puisse compenser éventuellement les failles de l'autre. Ainsi, si la famille doit remplir son contrat affectif, il serait important de pouvoir attendre de l'école qu'elle remplisse une sorte de *contrat social*. Nous pourrions tout à fait imaginer qu'une des missions de l'institution scolaire soit d'enseigner, de transmettre à des adolescents disponibles psychiquement. Cela suppose de repérer si les adolescents sont en détresse plutôt que de conclure facilement et rapidement à un échec scolaire ou à un décrochage. D'autant que les figures qu'incarnent les enseignants lors de ce passage adolescent sont des figures intéressantes : ce sont des adultes, tout en n'étant pas les parents. Autrement dit, ils peuvent incarner de l'Autre, mais avec des enjeux affectifs moindres et différents. Les enseignants se situant dans ce type de liens, d'écoute, de soutien, figurent de l'Autre consistant et fonctionnant d'appuis solides pour (ré-impulser) un mouvement désirant chez le jeune sujet « en panne d'Autre ».

D'ailleurs, si cette fonction était assurée, sans doute, le secret entourant généralement les dérives ayant pour théâtre l'école, comme le harcèlement, serait moins gardé. Pour parler, pour se confier, encore faut-il un lieu d'adresse solide et répondant d'une responsabilité éthique.

Le « décrochage » scolaire à l'adolescence participe d'une désaffiliation sociale plus large et plus grave, pouvant mener à des errances préoccupantes. Avoir la mission d'entretenir un dialogue avec le jeune permet de restaurer le lien que la détresse blesse et que le décrochage interrompt.

Comment renouer avec l'adolescent en décrochage ?

Il s'agit d'arrêter d'éteindre l'esprit critique et d'empêcher toute réflexion des adolescents sur les contextes, sur l'évolution des situations, sur les transitions vécues

et sur les opportunités, enfin sur la possible mise en cause tant des processus institutionnels que des intentions d'orientation.

Il va être question de retrouver d'abord une certaine confiance de l'adolescent, confiance en la parole, un réinvestissement du champ du langage, confiance en l'autre, un réengagement dans la relation, avant de songer à lui faire reprendre les cours. Pour investir l'école, le champ du savoir et des apprentissages, il faut avoir de la place dans sa tête, une énergie psychique que l'on peut mettre au service de ces champs, de cette pulsion épistémophilique ; si l'adolescent se débat avec ses fragilités psychiques, avec ce qui ne tient pas pour lui, qui ne le soutient pas dans son travail psychique adolescent, s'il est angoissé, en détresse..., toute sa libido, toute son énergie psychique va être mise au service de ce champ affectif, et il nous faudra l'accompagner à retrouver un certain équilibre à ce niveau pour pouvoir envisager un réinvestissement de la scène intellectuelle.

Accompagner l'adolescent débordé par l'angoisse et la détresse, c'est dans ce rôle de protection qu'on attendrait l'école ; un rôle qui suppose de se donner les moyens de détecter les signes de souffrance psychologique lorsqu'ils s'expriment « à bas bruit », comme c'est souvent le cas dans les états dépressifs, de soupçonner la possibilité de tels états en arrière-plan de conduites sociales ou scolaires inadaptées, de percevoir la solitude, le désespoir aux âges où d'autres élèves construisent leurs espoirs ; cela exige de ne pas écraser sous des jugements dévalorisants ceux qui peinent à atteindre les exigences scolaires fixées ; à ces âges chacun cherche, peut-être plus que jamais, et quelquefois de façon éperdue, les indices de sa valeur dans le regard des autres : les pairs, mais, bien sûr aussi, les adultes. Il faudrait faire de l'école un monde accueillant, sécurisant, chaleureux, c'est ce qui pourra œuvrer à la réussite scolaire et à l'insertion sociale.

Les manifestations dépressives des adolescents témoignent qu'ils restent en deçà d'une affirmation d'eux-mêmes dont ils puissent reconnaître la légitimité et que cette légitimité soit prise en compte par leurs proches. La mise en jeu de la subjectivité de chacun passe par son articulation à l'autre. La division du sujet qui parle ne peut s'engager que dans une forme de reconnaissance de celui à qui il s'adresse. Cette adresse met à l'épreuve la responsabilité de l'interlocuteur et la fiabilité de sa parole. Elle met à l'épreuve son éthique propre. La dépression résulte de la réserve, du retrait, voire de l'impossibilité que ressent l'adolescent à un tel élan.

Les perspectives du clinicien qui cherche à aider un adolescent à se dégager d'un état dépressif commencent par la reconnaissance d'une subjectivité en souffrance. Elles mettent à l'épreuve la qualité de son écoute, sa disponibilité et son assise symbolique et gagnent à être en phase avec le projet de l'école.

La médicalisation

Il arrive que l'angoisse soit paralysante et/ou que la dépression présente un risque d'autodestruction ou de suicide trop important. Il n'est alors pas scandaleux de délivrer un traitement temporaire à l'adolescent tout en ayant bien à l'esprit et en lui expliquant qu'une molécule chimique ne saurait se substituer à la parole et à l'écoute. Même si l'on se penche sur les études en la matière, les chercheurs sont unanimes, les anti-dépresseurs ne semblent pas efficaces lorsqu'ils sont prescrits en première intention. Ils peuvent même, comme chez n'importe quel sujet d'ailleurs, avoir un effet de désinhibition tel que les tendances suicidaires ne passent à l'acte.

Tout ceci justifie de commencer par la psychothérapie, la création, l'engagement.

Cependant, les adolescents font comme tout le monde, quand on a mal, on prend un médicament pour soulager la douleur et, dans le monde actuel, il est clair

que ce qui est prôné, c'est qu'à chaque problème, une solution doit répondre, et vite, dans l'urgence, dans l'immédiat ; on n'a plus le temps, on doit trouver des solutions rapides, efficaces et miracles à l'existence. Donc, les adolescents vivent juste avec leur temps. Le temps des anxiolytiques, antipsychotiques, antidépresseurs, hypnotiques.

Il s'agit avec des adolescents déprimés ou angoissés de « prendre du temps » en consultation plutôt que de prescrire hâtivement un traitement lourd de conséquences. Prendre du temps, prendre des temps successifs pour recevoir l'adolescent et ses proches si nécessaire.

Cela suppose de s'engager à élaborer avec l'adolescent une tentative de construction symptomatique tenable, et non pas de supprimer ou de rééduquer purement ou simplement un « dys ».

Le transfert adolescent

Lorsque l'adolescent est en détresse, l'environnement est convoqué : la famille, le psy, les équipes socio-éducatives.

La première sensation qu'expriment et regrettent souvent les parents et les professionnels est l'impuissance. La première fonction de l'accompagnement indispensable des familles et des équipes sera d'élaborer une distinction entre cette « impuissance » et ce qui relève plutôt d'un « impossible ». Ce premier point a pour effet d'en finir avec un ressenti qui empêche plus qu'il ne dynamise, que les équipes se sentent découragées et incompetentes.

Il nous faut analyser tous les paramètres que nous venons d'évoquer et les nommer, les distinguer, ce qui relève des uns et des autres et ceux qui relèvent des dérives sociopolitiques du monde actuel, enfin les analyser pour y voir plus clair, pour ordonner un peu les choses et poser nos actes éducatifs ou

thérapeutiques au bon endroit. En tout cas, il nous faut travailler ensemble, enseignants, travailleurs sociaux, thérapeutes parce qu'il est urgent de s'occuper de ces sujets qui sont en plein passage. Ces échanges et ces réflexions collectives permettent de préserver la vitalité des équipes qui prennent soin des adolescents.

Alors il nous faudra entendre ensemble la radicalité (inconstante/mouvante) comme étant un trait « naturel » de l'adolescence. La radicalité adolescente explique le penchant de l'adolescent à adopter un point de vue sur le monde depuis ses idéaux qui ne supportent aucun compromis, rejetant tout ce qui viendrait attenter à ses valeurs. Comme il nous faudra construire des espaces de créativité visant à la passion comme voie de réenchantement à l'adolescence.

Les équipes vont rencontrer des parents aux prises avec l'angoisse de réussite et le sécuritaire.

Les adolescents que nous recevons parfois ne sont plus en crise, ils sont morts ou en train de mourir. Ils se scarifient, tentent de se suicider, se dénutrissent, s'isolent, s'anesthésient au travers des toxiques. La colère, l'hétéro-agressivité semble vaine, quand on a que ce que l'on mérite et qu'un nouveau monde n'émerge plus. L'auto-agressivité bat son plein de vide de place au sujet.

Mettons-nous à disposition du processus adolescent afin de lui permettre de se déployer dans le psychisme du jeune et de son système familial. C'est une position clinique surprenante dans un paysage de soins où l'administration tente d'hyperspécialiser les dispositifs. Un parcours de soins pour les troubles alimentaires, une clinique des addictions, un autre centre pour les troubles de l'attention et une consultation pour les hauts potentiels sans autisme. L'exigence de l'*Evidence Base Medicine* comme seul repère articulée à l'efficience des finances publiques.

Pour nous le symptôme est un signal, un point d'appel, un socle sur lequel nous allons nous appuyer pour

comprendre ce qui se trame dans les profondeurs, un vide qu'évoque Dolto sous la forme d'une métaphore : le Complexe du homard, « [l]'enfant se défait de sa carapace, soudain étroite, pour en acquérir une autre. Entre les deux, il est vulnérable, agressif ou replié sur lui-même ». Mais « ce qui va apparaître est le produit de ce qui a été semé chez l'enfant ».

Winnicott, lorsqu'il se penche sur l'adolescence, évoque « les affres de l'exploration du pot au noir ».

Affres vient de l'ancien terme occitan *affre* qui signifie « horreur, effroi », mais aussi du gothique *aifrs*, qui veut dire « âcre, amer » et « horrible, terrible », nous retrouvons ce sens d'« âcre, amer » dans le terme italien *afro* qui se traduit par « âcre, sûr ». Nous voici donc aux prises avec une grande peur, une extrême frayeur, un terrible effroi. On perçoit d'emblée, par l'usage du mot, que l'on est dans l'innommable, le Réel. On sent corporellement l'engloutissement que le signifiant induit. Le *pot au noir* s'origine au temps de la marine à voile, la zone intertropicale était un grave sujet de préoccupation pour les marins jusqu'à la fin du xix^e siècle. Sous ces latitudes, les navires à voile (surtout les plus lents d'entre eux) pouvaient rester encalminés plusieurs jours, voire plusieurs semaines, dans un climat malsain, avec des alternances de pluies diluviennes, de grains d'orage, de risées folles et de calme plat. Aux tourments physiques s'ajoutait un effet démoralisant d'impuissance face aux éléments.

On peut percevoir, avec le choix des termes winnicottiens, comment les mots travaillent, combien l'imaginaire s'ébranle. L'image constitue à la fois une évocation puissante et une mise en mots et en émoi. Le deuxième paragraphe de son article s'intitule « Remède à l'adolescence ». Pour Winnicott, en effet, « [i]l n'existe qu'un seul remède à l'adolescence et il ne peut intéresser le garçon ou la fille dans l'angoisse. Le remède, c'est le temps qui passe. Cela ne signifie pas que nous[,] les adultes, nous devons dire regardez ces petits adolescents qui font leur crise

d'adolescence, il faut tout supporter et les laisser casser les carreaux ».

La question est que nous sommes mis au défi, et qu'il nous faut faire face en tant qu'adultes. Mais notre rôle est de faire face (plutôt que porter remède) à ce qui est essentiellement une manifestation de santé. Le jeune nous convoque à nous engager en deçà des mots dans le lien. Nous pouvons articuler cet engagement à la notion de *holding*, qui signifie le maintien, la façon dont on a tenu l'enfant physiquement et psychologiquement. Le *holding* suppose la contenance et la nécessité de border. Les thérapies avec les adolescents nous confrontent à une sorte de résurgence du temps de l'enfance, donc de l'archaïque et du geste, du mouvement de faire bord, de mettre la limite qui instaure une zone de sécurisation. Winnicott parle de la crainte de l'effondrement quand ce *holding* vient à manquer. Le *holding* a pour fonction essentielle d'éviter à l'enfant la nécessité de réagir et d'interrompre le sentiment de continuité d'être. Face à des ruptures trop importantes, le risque pour l'enfant est l'angoisse d'annihilation. « Faire face plutôt que de porter remède » nous conduit également à la dimension de l'inaccessible, et peut évoquer un processus singulier d'émergence dans lequel les mots ont l'air d'être projetés d'un autre monde. Ce monde-là fait appel à l'ancrage du clinicien, de son désir, et à la recherche d'offrir un lien sécurisant, c'est-à-dire « suffisamment bon » et qui évoluera au fil de la réappropriation de cette sécurité de base par l'adolescent. Ce *holding* thérapeutique ne réside pas dans des paroles réconfortantes mais dans un positionnement, une position clinique éthique. On peut voir par là l'importance de la première rencontre avec l'adolescent et de l'accueil qu'on lui offre. Quand on est en contact avec de tels substrats archaïques, on a besoin de percevoir une possibilité d'accroche chez l'autre, et non du vide ou de l'angoisse. Le fait de ne pas porter remède ne signifie pas que l'on s'en moque ou que l'on ne se souhaite pas s'en préoccuper pour ne pas réveiller nos propres angoisses

transférentielles. Cela signifie plutôt « Ne t'inquiète pas, on va tenir » comme seul espace de transfert face au vide. Être thérapeute consiste dans cette clinique adolescente en une extraction du vide au travers du lien, une sorte de travail de reliaison dans une co-errance de l'un à l'Autre et de l'autre l'autre à l'un. Le lien thérapeutique ou le transfert est l'axe de travail, nous le nommons « la rencontre ». Il vient faire bord, au cadre thérapeutique à l'intérieur de cette rencontre où le clinicien avec l'adolescent va activer des processus en lien avec une altérité qui se déploie.

Le transfert dans la clinique adolescente requiert de l'engagement. Face au vide d'Autre, ce que crée l'amour et ce que recrée le transfert, c'est la capacité de concevoir du neuf avec l'innommable et l'inimaginable : le Réel. Prendre l'initiative du transfert à l'heure actuelle relève de la réanimation psychique et sociale. Car, dans le transfert comme dans l'amour, l'Autre ne se contourne plus. On peut ressentir toute la portée du transfert du côté du lien d'amour véritable qui va venir comme apporter une pièce au puzzle qui a peut-être manqué dans la petite enfance, lieu de la création des ressentis non pensés, innommables, que certains nomment archaïques. L'entrée dans le vide, seul, désarçonné, mène à l'effroi mortel, à une mort désincarnée non transcendée. Peut-être que le succès de la kétamine chez les jeunes serait une réponse à ce manque de transcendance, la kétamine souvent décrite par eux comme « offrant » des « voyages mystiques ».

La théorie de Wilfried Bion, autour de la capacité de rêverie de la mère, peut aider à se ressaisir des amarres lorsque l'adolescent est dans ce vide impensable, trop esseulé.

On peut revisiter les concepts de *holding*, *handling* et *object-presenting* sous la coupe de l'altération du lien social. Le *holding* est le portage, qui fait bord, il ne doit pas se confondre avec la contention. Les mots, les caresses et la manipulation créent un lien contenant. Contenance et contention amènent à mettre en

avant l'écart entre sécurité et sécuritaire. La maman, le maternel, qui maintient, « main-tient » le bébé, permet au petit d'homme de faire l'expérience du corps unifié et limité. D'une part, il peut organiser son monde interne et le monde qu'elle lui présente et, d'autre part, un bébé contenu a été au moins une fois dans le regard de l'autre la huitième merveille du monde.

La fonction maternelle contenant est la mise en mouvement du désir de la mère comme première métaphore nécessaire à la fonction même de métaphore. Cette fonction fait bien figure de processus de symbolisation : c'est ce que recouvre la capacité de rêverie de la mère, l'enfant va se mettre à penser, à élaborer, à penser les pensées, à construire une théorie, bref, va s'inscrire dans le lien à l'autre.

Lorsqu'on se frotte aux extrêmes de la clinique, avec les patients les plus meurtris, démunis, abandonnés, ceux-ci sont plus sensibles au ton employé qu'aux mots divulgués.

C'est l'engagement de et dans la pensée (subjectif, désirant, social, éthique et politique) du clinicien qui soignerait les sujets les plus en proie aux vides, aux chaos et aux ruptures à répétition, les psychotiques morcelés, les enfants déchirés, les adolescents illimités qui n'ont d'autre choix que de déborder (à défaut d'avoir été bordés) dans la répétition des passages à l'acte retentissants, la mise en danger excessive, l'hallucination persécutrice. L'engagement thérapeutique a un effet clinique en tant que tel. Il « construit » la pièce manquante qui permettrait une sortie de « crise ».

Hélas, aujourd'hui, la réponse sociale est plutôt de l'ordre de la contention et de l'extinction du sujet déjà tenu.

Les ruptures de *holding* (ou de transfert) entraînent une rupture du sentiment de continuité d'être du bébé. Dans notre pratique, une faillite de l'engagement conduit les sujets les plus désespérés à chuter dans le vide, à une solitude dé-sol-ante. Comme déjà évoqué, Winnicott

parle de s'en aller en morceaux, de faire une chute sans fin, mourir, mourir... Si nous faisons le lien avec la notion de réseau de soins et l'accélération actuelle des prises en charge, nous pouvons nous inquiéter des dégâts occasionnés par ces nouvelles pratiques.

Winnicott parle aussi du *handling*. C'est le soin que l'on procure au tout petit au travers du toucher et de la manipulation, et qui lui permet de dissocier son corps de son environnement.

Dans le lien social actuel, l'égalitarisme entraîne une confusion des corps de l'ordre de l'amalgame. Les corps non séparés sont confondus. Il est des sortes de registres confusionnels dont l'adolescent en crise paroxystique hurle la vérité, lorsque la séparation ne peut s'accomplir faute de places générationnelles et/ou sexuelles distinctes.

Il semble qu'à l'adolescence, la pathologie du *handling* s'exprime dans des tentatives d'annuler l'autre ou de s'annuler soi. Il est impossible de faire coexister l'autre en même temps que soi, ce qui permet d'inscrire la spécificité du défaut de *handling* du côté des pathologies de l'altérité.

Mais les adolescents, que nous apprennent-ils ?

Ce texte aurait pu aussi s'intituler « Malaise contemporain à l'adolescence ». Nous faisons l'hypothèse que l'adolescence actuelle, ce temps récapitulatif des complexes infantiles, du fond du malaise dans la culture qui vire au désastre, demeure non seulement le baromètre de cette dernière, mais n'a d'autres choix que d'inventer des nouveaux modes de rapport au monde. Ces derniers, s'ils trouvent souvent à se résoudre dans une blessure au langage qui bascule parfois dans une sortie du langage, dans le passage à l'acte, tentent aussi souvent d'emprunter la voie sublimatoire de la création pour esquisser les contours d'un nouveau monde dont on serait parvenu à border le vide.

Au cours de ce que j'aime bien nommer des conversations philosophico-cliniques, ces clés créatives nous sont proposées par l'adolescent s'il nous juge digne d'en construire avec lui les liserés.

Ces clés s'appliquent à l'art sous toutes ses formes, à la culture urbaine et à l'action politique, la base quoi ! Il ne nous reste plus qu'à être d'accord pour aller rencontrer l'adolescent dans son lieu psychique d'élaboration, souvent le cyberspace, dont nos outils d'interprétation du rêve peuvent nous aider à cerner les points d'accroche de l'adolescent à son histoire, à ses affects et à la demande.

Le passage adolescent s'inscrit toujours dans une culture de référence. Reste au clinicien à vaincre ses propres résistances pour y entrer et rencontrer le sujet qui s'y débat.

Si la subjectivité s'inscrit dans une époque donnée, qu'est-ce que l'adolescent contemporain, toujours paroxystique dans le lien à soi, à l'Autre, au temps, peut transmettre dans le désert de la pensée que nous traversons aujourd'hui avec lui ?

Trois dimensions sont ici à explorer : la prise de risque et l'engagement adolescents, la radicalité adolescente, l'authenticité adolescente : autant de caractéristiques que l'Autre, l'adulte, doit considérer, prendre au sérieux et utiliser dans l'espace clinique.

Aussi, plutôt que de clore le débat en interdisant les écrans dans l'espace thérapeutique par exemple, il peut s'avérer extrêmement intéressant de prendre contact avec l'adolescent dans cet espace de hacking où ils bricolent plus qu'ils ne piratent, prémices de création, où ils construisent des communautés de savoirs, qu'espérer de mieux pour un rapport à l'autre, et où, enfin, ils imaginarisent l'espace virtuel pour déplacer les normes et élaborer des sortes de nouveaux mythes.

Avec les adolescents captifs d'impasses existentielles, comme ayant affaire au vide, faute d'élaborer le manque

et l'incomplétude, s'inspirer de ces nouvelles médialités résonne avec une sorte d'automédialité que pourrait signifier ou recouvrir le processus même de l'adolescence qui vise à se tenir au bord plutôt qu'à s'effondrer, comme dirait Winnicott, à rythmer le temps plutôt qu'à chuter pour l'éternité, comme dirait Mallarmé.

Nous pourrions rajouter la dimension pour le moins ludique qui traverse les écrans et qui, nous le savons, offre aux adolescents, pas seulement des addictions, mais surtout la possibilité d'exercer à distance la toute-puissance à laquelle ils pressentent devoir, à présent, définitivement renoncer. Ainsi, les adolescents nous apprennent-ils à remixer la culture à travers les principes qui les concernent absolument, se créer un profil et/ou un avatar dans leur quête identitaire, des liens (amis, contacts...) dans leur démarche altéritaïre, des connexions avec l'inconnu, dans leur recherche d'ouverture au monde où l'univers des possibles est mis à l'épreuve de la puberté.

Holding et object-presenting liés à l'horizon du contemporain en quelque sorte. Une autre manière d'être au monde sur mesure pour l'adolescent enthousiaste, versatile, éco-anxieux, et auquel le monde adulte fait aujourd'hui subir une sorte de conditionnement social et psychique mortifère et que reflète ce slogan inscrit sur les murs des villes : « travailler, polluer, consommer et fermer sa gueule ». L'Autre du contemporain ferait donc aux adolescents une injonction au silence ? On l'attendrait plutôt comme engendrant un temps fort de la passion du signifiant qui amoindrirait le moment critique de la possibilité du passage à l'acte.

S'il nous est enjoint de « rejoindre à notre horizon la subjectivité de notre époque », nous pouvons nous demander comment penser les manifestations adolescentes « troublant l'ordre familial et social » comme on dit, autrement que sur un versant répressif ? La théorisation du lien social et du sujet permet de soutenir que ce dont témoignent ces manifestations correspond à une tentative singulière de s'inscrire dans le collectif, ce

« par quoi le sujet s'assure de son existence », comme dirait Sauret, et à une émergence quasi héroïque de bribes subjectives. L'idéologie sociale ambiante, sorte de culture de la menace et du danger, n'est guère propice aux risques et elle les combat activement surtout lorsqu'ils font irruption à l'adolescence ; le problème est que cet abrasement va de pair avec un renoncement au désir. Pourtant, le risque condense exactement ce à quoi l'adolescent est confronté psychiquement : la coupure (contenue dans l'étymologie de « risque », *resecare*) symbolique d'avec les figures de l'enfance assortie des conflits propres à la séparation, et montre que le processus de subjectivation passe nécessairement par le risque à l'adolescence. Des symptômes massivement actuels tels que les phobies dites scolaires et/ou sociales pourraient relever d'une impasse subjective liée à l'absence de prises de risque particulièrement en jeu dans ces inhibitions empêchant l'adolescent d'éprouver ses limites, c'est-à-dire ses assises narcissiques et la frontière dedans/dehors, autrement dit lui barrant l'accès à l'exploration de nouveaux espaces-temps.

Les adolescents lancent des appels à l'Autre, l'adulte démissionnaire, singulièrement (en famille), et collectivement (dans la lutte pour la planète par exemple). À cette génération, témoin tout autant que sacrifiée, il est opposé le silence et le vide de la pensée. Ici, le risque fécond que nous venons d'évoquer pourrait bien se résoudre en risque psychopathologique s'inscrivant au contraire dans le déni des limites et donc de la mort, répondant exclusivement à l'exigence de la pulsion de mort, celle de se soustraire définitivement à toute tension interne et externe.

Ces remarques me conduisent à évoquer la question de l'authenticité et celle de la radicalité adolescentes que les jeunes sujets nous enseignent parce que nous les avons oubliés, parce que nous ne sommes plus des adolescents, parce que nous sommes un peu anesthésiés, parfois indifférents.

Alors, ils énoncent, hurlent et agissent des vérités douloureuses en n'évitant pas le détour par nombre de régressions narcissiques et provoquant des malaises dans la génération qui (les) a laissé tomber en réifiant l'adolescent, en néantisant ses luttes, voire en les criminalisant.

Si, aujourd'hui, la com balaie le malentendu langagier venant signer notre division et faire ainsi d'un individu un sujet, l'engagement adolescent peut faire fonction de symptôme révélateur dont l'effet révolutionnaire repéré par Sauret vise à contrer les tableaux cliniques de notre postmodernité constituée de vides dépressifs, de suicides brutaux, de violences extrêmes et d'errances angoissées. L'acte du clinicien offre heureusement un espace de parole et d'existence aux sujets adolescents en proie aux tragédies contemporaines, espace d'autant plus précieux que l'une des dimensions destructrices de ce contemporain se repère comme favorisant les processus de desubjectivation. Un espace davantage partagé dans la clinique avec l'adolescent que dans les dispositifs classiques lui permet d'expérimenter les frontières dedans/dehors pour se réapproprier sa subjectivité, son rapport à l'altérité, ses processus identificatoires dans un regard porté sur soi et sur les pairs, autant de paramètres visant à se séparer dans un espace transitionnel propre et soutenu par des potentialités créatrices, la création comme vecteur de la passion du vide à la passion du signifiant, l'autre risque, celui qui recouvre la relation complexe de l'adolescent à sa parole, et du politique, le même mouvement à l'épreuve du collectif.

L'idée du partage pourrait consister à faire le pari du caractère viable de la vie, et ce, dans un monde justement mû par la pulsion de mort, voire l'omniprésence de la mort (Covid, guerre, etc.), monde, en outre, quasi exclusivement régi par un discours qui évacue l'amour et la castration et fabrique des sujets adolescents errants, en quête de sens.

La perspective de fin du monde redouble aujourd'hui la promesse d'une toute-puissance sans limites

trompeuse dont l'adolescent ordinaire avait déjà du mal à border la désillusion, d'une quasi-certitude de mort annoncée accélérant le temps de la désillusion jusqu'à le réduire à une logique du « voir et conclure ».

La création que nous pouvons encourager à émerger repose sur un projet partagé lui aussi, celui d'interrompre la chute adolescente ou, du moins, sa dérive dans un vide si réel et dénué de symboles que tout sauvetage semble parfois voué à l'échec ; alors, si nous voulons bien entendre, nous percevons que quoi d'autre qu'un changement du réel lui-même pourrait dévier la trajectoire de cette dérive.

C'est là l'aspect de radicalité qui donne sa dimension politique à cette hypothèse. Les adolescents ont la particularité de capter instinctivement les vérités de l'époque alors même qu'elles nous échappent encore. C'est ce qui explique sans doute l'invention permanente de mots et de formules qui sont abandonnées dès que l'adulte les comprend et les emploie. Souvent, ils vont choisir de démasquer violemment ces vérités en prenant tous les risques, dans la mesure où ce temps d'entrée dans le temps de l'histoire qu'est le processus adolescent lui-même, cette épreuve éminemment sociale, ne relève pas de conduites à risque, mais d'une véritable prise de risque dont nous cherchons aujourd'hui, par exemple, à saisir le déroulement. Ainsi, lorsqu'un adolescent reçu à la Protection judiciaire de la jeunesse m'évoque, alors même que, sur le bureau, s'entassent à son endroit dix-sept affaires de cambriolages et qu'il a 13 ans, son manque d'énergie pour s'inscrire dans un projet pourtant esquissé avec les travailleurs sociaux et reposant sur ses propres souhaits, nous déroulons un fil pour accrocher avec humour l'adolescent et lui permettre d'entendre combien, de cette énergie, nous sommes témoins de son intensité.

Si du temps est nécessaire à l'adolescent pour comprendre et déployer sa contestation, il semblerait qu'aujourd'hui, cette génération soit, au moins

socialement, assignée à résidence, voire neutralisée par crainte de nous laisser déplacer par le mouvement adolescent qui à la fois nous rend nostalgiques et nous fait anticiper anxieusement la finitude.

Or le risque pris par l'adolescent de devoir se séparer d'un monde où sa place était établie pour rejoindre un nouvel univers où il va devoir s'inscrire en son nom devrait nous inspirer ces déplacements que l'on ne fait plus ou trop timidement. En effet, lorsqu'un adolescent pense pour de vrai qu'un autre monde est possible, il est capable d'arrêter l'école pour se consacrer par exemple à la lutte pour sauver la planète, là où les adultes tergiversent de sommet en sommet pour pas grand-chose. Peut-être est-ce à cet endroit que se télescopent nostalgie et anxiété lorsque nous sommes mis en demeure de faire le deuil d'une adolescence passée, renoncement qui nous permettrait de rencontrer l'adolescent aujourd'hui.

Au cœur des paradoxes adolescents qu'illustrent leur volonté d'être compris et de surtout rester incompris, leur recours au mensonge et à toutes les transgressions, en même temps que leur désir d'une absolue vérité, c'est notre propre rapport à l'aliénation sociale qu'ils mettent en lumière et qu'il leur est demandé de taire à genoux et les mains sur la tête. Ainsi, l'engagement à l'adolescence est en tant que tel une prise de risque qu'il nous faudrait reconnaître et accompagner plutôt que réprimer et nourrir d'une violence qui tourne en rond et qui, au bout du compte, mène l'adolescent vers la chute ; c'est cet accompagnement qui consisterait à border le vide...

Ainsi, nous pourrions dire que, si, cliniquement, les adolescents nous apprennent les nœuds qui jalonnent leurs trajectoires singulières d'autant plus soumises aux insuffisances ou exigences de l'Autre parental, familial et social, ils nous enjoignent surtout à devoir penser ce passage dans une perspective politique et à en repenser les dimensions créatrices de crises et de mutations, de métamorphoses et d'inventions

culturelles contemporaines qui, quand bien même elles emprunteraient le passage par l'acte réel, recèlent toujours une portée symbolique, voire symboligène, qui pourrait nous enseigner, si nous les écoutons, des manières de faire avec les mutations culturelles actuelles et leurs effets inédits sur la configuration contemporaine de nos subjectivités et de notre propre rapport au monde.

L'adolescence est ainsi un moment politique de la subjectivité parce qu'en partie déterminée par le social, la « *Kultur* ». Elle est aussi un passage, un passage éthique, une éthique du renoncement, un renoncement à l'objet primordial. Hors-contenance, hors-réalité, hors-sujet, hors-limites, hors-d'eux, coupés de leur ressenti, demeure un sentiment immense de vide intérieur. Passions (du) vide(s), où le vide doit être élevé au rang du manque parce que les adolescents contemporains, du fond de leurs histoires de vie ravageantes, ne passent plus du corps à la parole, mais régressent de la parole au corps.

Et nous rajouterons que l'adolescent, en tant que sujet de langage, est sujet du politique en tant qu'il entre dans un discours collectif dans lequel, au cœur des composantes et des risques contenus, il va devoir prendre position, c'est-à-dire confronter ses idéaux infantiles narcissiques à ses idéaux juvéniles, ses valeurs. Cette mise en tension, voire ce conflit, fait crise si l'on repère qu'à cet endroit, l'idéal se confond avec l'idéalisation et qu'en place d'un objet symbolique collectif vont défiler des objets inertes de consommation, conduisant tout droit l'adolescent à une désillusion brutale, trop brutale...

Et si, comme le dit Gérard Bonnet, « [ê]tre sujet du politique, c'est mettre à jour les idéaux qui nous font agir ou réagir, les nommer, opérer les différences qui s'imposent entre eux et entre les éléments qui les composent. C'est aussi, grâce au langage, assumer les contradictions qui en résultent et qui sont parfois dramatiques. Le sujet du politique n'est pas seulement

un moi émotionnel, un être de plaisir, c'est un sujet de langage, qui entre dans un discours collectif, un dialogue incessant, et qui en découvre par là jour après jour les diverses composantes et les moyens de s'engager avec la distance et le discernement qui s'imposent »².

Soyons prudents à ne pas confondre idéal et idéali- sation : si le premier a trait à des objets symboliques collectifs, si les idéaux qui s'y articulent relèvent de valeurs, ces dernières se révélant au détour de la crise adolescente, la seconde, l'idéalisation, recouvrirait cet objet purement affectif ne pouvant revêtir que les accents de désillusion trop brutale évoquée plus haut.

La rencontre clinique pourrait ici se faire le lieu de négociation des idéaux, le lieu d'accompagnement du passage des idéaux infantiles aux idéaux politiques, ceux que l'on peut voir à l'œuvre aujourd'hui dans l'engagement adolescent : les militants qui veulent sauver la planète, les acteurs associatifs solidaires de la distribution de nourriture durant les confinements, l'accueil des réfugiés, etc. Non pas le leurre d'un idéal à atteindre qui pourrait verser vers une norme à laquelle il leur serait demandé de se conformer, mais comme autant de dénouages d'identifications trop fortes, comme autant de leçons à prendre dans un contexte où certains vouent, aujourd'hui, une sorte de culte de la mort, glissant ainsi vers des idéaux de néant.

Ainsi, ce que nous ont appris les adolescents, c'est la création d'un espace de rencontre qui refléterait l'engagement dont il vient d'être question, comme en écho à leur authenticité, un discours qui ne serait pas du semblant et qui, en réponse à l'absolue question adolescente : « Qui suis-je ? », ferait émerger un « qui est "Je" », avec ce « Je » qui est aussi un Autre, celui de la parole et du langage, qui fait la part belle au sujet de l'inconscient.

Il s'agit pour le clinicien de mettre à l'épreuve ce que j'ai nommé son « engagement thérapeutique », cet *engagement* de et dans la pensée (subjectif, désirant, social, éthique et politique) qui semble avoir un effet clinique en tant que tel, un espace dans lequel se « construit » la pièce manquante qui permettrait une sortie de « crise ». Cet engagement suppose une fonction contenante active qui contrerait les processus de déliaison à l'origine de toutes les errances subjectives et sociales.

Le clinicien met à l'œuvre l'engagement thérapeutique lorsqu'il pérennise l'écoute de la frontière entre le silence du vide et l'excès trop assourdissant de l'acte. C'est ici tout le rapport à la clinique qui s'en trouve transformé : le contenant contient du « politique » qu'il transmet en opposition à la violence du silence environnant, il prend ici une responsabilité qu'il n'est pas obligé de prendre hors du pari éthique et du projet risqué auquel la clinique contemporaine engage. Si on lâche l'adolescent, si l'on se désengage, de la même façon que le centre de gravité du nourrisson, ne se situant pas dans son propre corps, mais entre lui et sa mère, vacille dans un défaut de *holding*, l'équilibre du sujet se situant dans l'entre-deux entre lui et le monde, s'effondre et il chute... dans le vide. Si une rupture de *holding* mène à une fracture de la continuité d'être du bébé, une faillite de l'engagement conduit les adolescents les plus désarmés à une solitude dé-sol-ante, ce dont témoigne par exemple une clinique de la rue où les sujets expriment clairement ce sentiment de désolation, absence de sol et cette absence de con-solation³.

L'écoute clinique ne peut ignorer l'histoire et la civilisation que chacun traverse. C'est face aux extrêmes du lien social que se rappelle cette nécessité.

2. G. Bonnet, « L'entrée du sujet adolescent en politique : le rôle crucial des idéaux », in *Adolescence*, n° 281, p. 27-50, 2010.

3. O. Douville, M. Benhaim, C. Boukobza, M. Cousein et al., *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, coll. Inconscient et Culture, Paris, Dunod.

Pour aller de l'avant...

La question de la perte de la position infantile ne se situe pas que chez le jeune. Les parents ou les figures parentales sont parfois, eux aussi, en difficulté pour laisser le sujet muer en adolescent. Dans notre contemporanéité, où les repères et les liens se liquéfient, le refuge face au vide et à la solitude, donc au narcissisme, se retrouve, tente de se réparer dans le lien à sa progéniture. Jérôme Colin, dans son roman *Le Champ de bataille*, illustre bien ce délitement au travers d'un regard paternel, lorsque l'adolescent sort du contrôle parental pour devenir ingérable et le parent débordé : « C'est cruel un enfant qui grandit, [...] Comble de tout, une fois dépassé un mètre cinquante, ça cesse de vous considérer comme Dieu en personne. Et ça, il faut pouvoir l'encaisser ! Désormais vous n'êtes plus rien, juste un étranger programmé pour leur gâcher l'existence et les empêcher de vivre »⁴. L'adolescent qui vient (se) cogner aux portes de l'attachement primaire interroge les adultes sur les faiblesses de leurs échafaudages narcissiques, vacillant face à leur propre rapport à la perte de cet objet infantile (qui les a) tant adorés. « Si tu crois que je vais t'écouter, je n'ai pas envie de ta vie de merde, où tu t'exténues au travail et tu n'as plus qu'à nous hurler dessus lorsque tu rentres », dira l'adolescent à son parent.

Alors, il y a urgence... urgence de l'engagement, urgence de la remise en mouvement du désir, des idéaux, de la projection dans l'avenir... urgence.

4. J. Colin, *Le Champ de bataille*, Paris, Éditions Allary, 2018, p. 14.

Bibliographie

- Bonnet, G., « L'entrée du sujet adolescent en politique: Le rôle crucial des idéaux », in *Adolescence*, 281, 27-50, 2010.
- Colin J., *Champs de Bataille*, Editions Allary, Paris, 2018, p 14.
- Douville O., Benhaim M., Boukobza C., Cousein M., et al. *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Collection: Inconscient et Culture, Dunod, 2012.
- Winnicott D. *Le bébé et sa mère*, Payot, Paris, 1992, p. 121.

Pour approfondir le sujet



- De l'adolescence ordinaire à l'adolescence effondrée en reflet du monde en crise, avec Michèle Benhaim
- Quand l'insécurité domine dans le social, comment nourrir l'optimisme des adolescents ?, avec Alain Braconnier
- Phobies scolaires à l'adolescence, symptôme de notre modernité ?, avec Michèle Benhaim
- L'engagement à l'adolescence, une échappée belle ? avec Michèle Benhaim
- Comment renouer avec l'adolescent en décrochage ?, avec Sophie Maes
- Comment soutenir un parent d'adolescent en grande détresse ?, avec Sophie Maes
- Adolescence : comprendre la destructivité, avec Philippe Gutton
- Comment préserver la vitalité des équipes qui prennent soin des adolescents en souffrance ?, avec Alain Braconnier
- ...

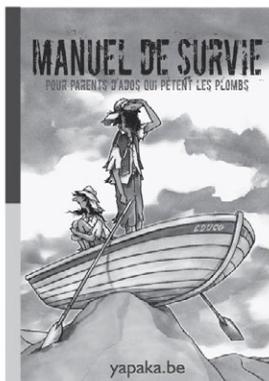
- Les adolescents à l'image des bouleversements du monde, Sophie Maes
- Adolescence en temps de Covid-19, entre crises-passions et crispations, Aurore Mairy
- Ensauvagement du monde, violence des jeunes, Danièle Epstein
- L'attachement, un lien revisité à l'adolescence, Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger, Claire Lamas
- ...

- Quand les crises et l'incertitude fragilisent l'adolescent, avec Michèle Benhaim
- Traces de la crise sanitaire au mouvement de l'adolescence : comment accompagner les jeunes au retour de l'été ? avec Sophie Maes
- L'adolescence en temps de crise et de confinement, avec Antoine Masson
- ...
- Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence

sur yapaka.be

Une campagne pour soutenir les parents d'ado

Etre adolescent est une énigme aussi pénible pour soi... que contagieuse pour l'entourage ! Le jeune est tendu... et ses parents explosent, comme par ricochet ! Impression de fin du monde pour tous, et c'est un peu vrai puisque l'adolescence signe la fin de l'enfance. La maison du bonheur a fait place à une sorte de Jurassic Park où chacun se demande comment sauver sa peau...



→ Un livre
Manuel de survie
pour parents d'ados
qui pètent les plombs
à télécharger



→ Des capsules vidéo Dos Ados

Où parents et ados se glissent dans la peau de l'autre



Lorsqu'un jeune s'acharne à décourager tout contact, va-t-il vraiment bien ? Vouloir débusquer le mal-être de l'ado alors qu'il nous envoie au diable, c'est comme tenter de soigner un chat blessé. Obstination et tendresse sont utiles pour triompher de ses sarcasmes qui ont souvent pour but de tester, de prendre la mesure de notre solidité d'adulte. Plus un adolescent souffre, moins il osera en parler à ses proches.



→ 4 affiches disponibles sur demande en Belgique uniquement

→ Des ressources (livres, vidéos, textes...) à découvrir, seuls ou en équipe, sous la thématique "Adolescence".

sur yapaka.be

Soutenir la santé mentale des jeunes

ORGANISER DES GROUPES DE PAROLE RÉGULIERS

→ Dans la vie de vos classes, ouvrir à la parole et à la discussion partant de votre place d'enseignant, titulaire, éducateur, professeur de philosophie et de citoyenneté...

→ Créer des partenariats avec des équipes extérieures à l'école pour prendre en charge ces temps de groupes avec les adolescents, dont :

- Centre PMS (Psycho-médico-social)
- Planning familial
- AMO (Service d'Actions en Milieu Ouvert)
- Médiateur scolaire, équipe mobile
- Maison de jeunes, centre de jeunes
- Opérateurs de philosophie à l'école
- Résidences d'artistes
- ...

→ Un outil pour soutenir le dialogue avec les ados



Un livre disponible sur simple demande



RELAYER VERS DES ESPACES DE RESPIRATION

→ Orienter les jeunes vers les psychologues scolaires, les AMO, les maisons de jeunes et centres d'information jeunesse, les clubs et centres sportifs...

Retrouver les services partenaires par code postal sur la cartographie en ligne :

www.yapaka.be/cartographie

yapaka.be

Parents, ados, enfants, les professionnels restent disponibles par téléphone : Équipes SOS enfants, Services d'Aide à la jeunesse, PMS, ...

Recherche d'une écoute ? Pour les enfants : 103 - Pour les adultes : 107

ACCUEIL #COVID19 A PROPOS LIVRES, VIDÉOS, PODCASTS... CAMPAGNES PROFESSIONNELS

Où trouver de l'aide ? - Rechercher un organisme ou un professionnel

Cet outil vous permet de chercher les organismes à proximité de chez vous susceptibles de vous aider en tant que parent ou professionnel.

Crèches, écoles, Services d'Aide à la Jeunesse, Maisons Vertes, consultations ONE, AMO, centre Adepa... tous ces lieux sont pointés sur une carte de la Belgique, vous pourrez identifier les organismes qui peuvent vous aider et trouver leurs coordonnées complètes.

Ce système de cartographie est mis à jour régulièrement. Vos suggestions, remarques, propositions vont nous permettre d'affiner l'outil et les catégories mises en place.

N'hésitez pas à nous envoyer vos commentaires.

Ouvrir la carte

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans.

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez*

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou*

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.

Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé.

Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé.

Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans.

Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence.

Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand*

103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier*

104. Jeunes et radicalisations.

David Le Breton

105. Le harcèlement virtuel.

Angélique Gozlan

106. Le deuil prénatal.

Marie-José Soubieux, Jessica Shulz

107. Prévenir la négligence.

Claire Meersseman

108. A l'adolescence, s'engager pour exister.

Marie Rose Moro

109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.

Claire Meersseman, André

Donnet, Françoise Dubois, Cécile

Guilbau*

110. La portée du langage.

Véronique Rey, Christina Romain,

Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze

111. Être porté pour grandir.

Pierre Delion*

112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».

David Puaud

113. Quand la violence se joue au féminin.

Véronique Le Goaziou

114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies.

Vincent Magos

115. Mères et bébés en errance migratoire.

Christine Davoudian

116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...

Daniel Coum

117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux.

Marion Haza, Thomas Rohmer

118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.

Ayala Borghini

119. Rire... et grandir.

David Le Breton

120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations.

Aurore Mairy

121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.

Danièle Epstein

122. Accueillir la vie en temps de pandémie.

Pascale Gustin

123. L'entrée dans le langage.

Jean-Claude Quentel

124. Naître et grandir.

Jacques Gélis

125. La parentalité désorientée Mal du xxi^e siècle ?

Ludovic Gadeau

126. Puissance de l'imaginaire à l'adolescence.

Ivan Darrault-Harris

127. Quand la parole déconfiné,

Pascal Kayaert

128. Covid-19 : l'impact sur la santé mentale des jeunes.

Sophie Maes*

129. Le monde de l'enfance après un an de crise sanitaire.

Pierre Delion

130. Comme une tombe.

Le silence de l'inceste.

Anne-Françoise Dahin

131. Maltraitance institutionnelle en temps de crise.

Emmanuel de Becker

132. L'adolescence à l'ère du virtuel.

Xanthie Vlachopoulou

133. Accompagner le parent porteur de handicap.

Drina Candilis-Huisman

134. Penser l'incestuel, la confusion des places.

Dominique Klopfert*

135. Quand l'écran fait écran à la relation parent-enfant.

Olivier Duris

136. Le dehors, un terreau fertile pour grandir.

Marie Masson*

137. Accueillir les enfants migrants et leurs parents.

Marie Rose Moro

138. La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie.

Ludovic Gadeau

139. Enfants connectés, parents déboussolés.

Marion Haza-Pery, Thomas Rohmer

140. Repenser la place des pères.

Christine Castelain Meunier

141. Faire récit pour attraper le fil des générations.

Émilie Moget

142. De nos vulnérabilités. Habiter le monde en ces temps d'incertitude.

Laurent Denizeau

143. L'inceste n'est pas qu'un crime sexuel.

Jean Luc Viaux

144. Les adolescents à l'image des bouleversements du monde.

Sophie Maes.

145. Corps, gestes et paroles pour entrer dans la langue.

Véronique Rey, Christina Romain

146. Les réunions d'équipe.

Claire Meersseman

147. La relation adulte-enfant : un équilibre entre contenance et ajustement.

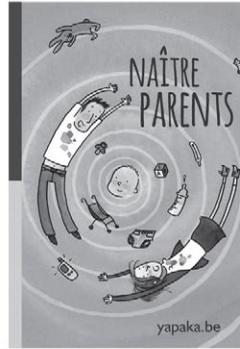
Ayala Borghini

* Ouvrage épuisé.
Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

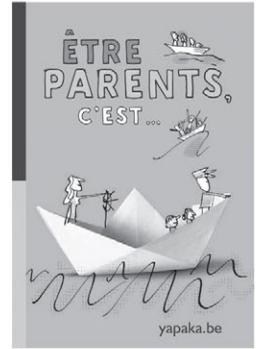
Les livres de yapaka

En Belgique uniquement

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



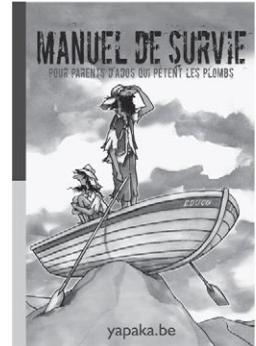
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS

